JOCRISSE

AU BAL DE L'OPÉRA,

FOLIE EN DEUX ACTES,

PAR DORVIGNY.

Représentée sur le théâtre des Variétés, le 2 mars 1808.

Ferreiro.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le théâtre Français, n°. 51.

1808.

65905

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. GOBIN, tuteur de Julie.	M. *Duval.*
Glaude GOBIN, son fils.	M. *Liez.*
JULIE, pupille de Gobin.	Mlle *Aldegonde.*
LINDOR, amant de Julie.	M. *Aubertin.*
FINET, intrigant.	M. *Odry.*
JOCRISSE, valet de Gobin.	M. *Brunet.*
JAVOTTE, servante de Gobin.	Mme *Drouville.*
Un OFFICIER de garde.	
Un GARÇON limonadier.	M. *Lefèvre.*
Plusieurs personnes en domino.	

Le premier acte se passe chez M. Gobin.
Le second au bal.

Bernier.

JOCRISSE
AU BAL DE L'OPÉRA.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JOCRISSE, JAVOTTE.

JAVOTTE.

Eh ! mon dieu ! Jocrisse, comme vous avez l'air émoustillé ! qu'est donc qui vous intrigue tant ?

JOCRISSE.

Ah ! c'est que je fais des préparatifs pour vous donner aujourd'hui un joli souper, tandis que mes maîtres vont êtes dehors.

JAVOTTE.

Eh ben, mais ça ne doit pas vous agiter si fort que ça.

JOCRISSE.

Si fait, parce que M. Gobin vient de me payer une dinde aux truffes, dont ce que je veux vous régaler.

JAVOTTE.

Tant mieux, s'il vous l'a payée, elle ne vous coûtera pas cher.

JOCRISSE.

Oh ! plus cher qu'au marché, car c'est pas en argent qu'il me l'a payée, c'est avec sa canne de jonc qu'il m'en a compté la monnaie.

JAVOTTE.

Bon ! comment donc ça ?

JOCRISSE.

Parce que c'était une dinde qu'il avait reçue de Périgueux dans un pâté, et qu'il m'avait dit de la porter chez son frère, le notaire, avec qui il voulait souper ce soir.

Moi j'ai fait semblant, en pleurant bien fort, que son chien l'avait mangée dans le buffet. Aussitôt il s'est bien mis lui dans une colère de chien, et i m'a rondiné d'importance. Moi, j'ai toujours mis la dinde en sûreté, et j'en fricotterons encore ben en son honneur.

JAVOTTE.

Mais, mon pauvre Jocrisse, tu te feras renvoyer.

JOCRISSE.

Bah ! queuque j'y risque ! un jour de pus ou de moins. Puisqu'il va marier son fils avec sa pupille, il est si ladre, qu'il ne gardera pas de maison, et qu'il nous cassera aux gages ; ainsi je ferons ben de jouer de not' reste, et je viens encore d'en imaginer une bonne, allez.

JAVOTTE.

Quoi donc ?

JOCRISSE.

Pardine, fallait-il pas du vin pour arroser la dinde !

JAVOTTE.

Eh bien ! où en as-tu pris ?

JOCRISSE.

Bon ! j'ai répandu de l'eau à l'entour de c'te pièce de Bordeaux, qu'il a encore eu de présent ; pour l'y faire croire qu'elle avait coulée, et j'en ai soutiré six bouteilles que j'ai mis de côté pour souper avec votre père et ma mère que j'inviterons ce soir, parce que tous les maîtres d'ici doivent aller à un bal, où c'qu'ils passeront toute la nuit.

JAVOTTE.

Eh ! mais, s'il vient à savoir la tromperie, c'est encore un gros jeu que tu joues avec cet avare-là ?

JOCRISSE.

Bah ! le gros jeu est déjà joué et déjà tout payé aussi, pendant que j'étais s'entrain d'avouer et lui de payer, j'ai pensé qu'il valait mieux mettre les deux artiques ensemble, putôt que de l'y laisser reprendre des forces pour me faire un second paiement, ça fait qu'aulieu de deux danses, je n'en ai reçu qu'une, c'est d'la politique comme tu vois ;

et à présent c'est une affaire finite, et je n'avons pus qu'à boire et manger sans rien craindre, le double écot est tout soldé.

JAVOTTE.

Ah ! Jocrisse ! je n'te croyais pas encore si déluré que ça.

JOCRISSE.

Pardine ! si les domestiques n'aviont pas un peu d'instinct, on n'en trouverait pas pour servir les mauvais maîtres. Faut ben se raggriper par quelque bout.

JAVOTTE.

J'ai ben peur, si tu continues comme ça, que tu n'en trouves pas des maîtres pour te payer.

JOCRISSE.

Eh ben ! au bonheur. En attendant, faut toujours, comme on dit, tirer son épingle du jeu.

JAVOTTE.

Oui, mais c'est qu'elle pique c't'épingle là ?

JOCRISSE.

Bah ! bah ! tout c'qui pique n'écorche pas. Et puis le bon vin de Bordeaux bassine ben des petites piquures comme ça.... Ah ! jarni ! v'là notre vieux ladre de maître avec son nigaud de fils, M. Glaude ! Eh vîte ! Javotte, à ta cuisine. Moi, je vas voir si le tonneau de Bourgogne ne fuirait pas aussi un petit brin, ça serait pour notre dessert.

(*Ils sortent tous deux.*)

SCENE II.

GOBIN, GLAUDE, *entrant ensemble.*

GOBIN.

Eh bien, Glaude, tu viens de parler à Julie; consent-elle enfin à t'épouser.

GLAUDE.

Eh ! mon père, avec tout votre esprit, je crois ben que vous avez entamé s't'affaire là tout de travers : votre belle pupille est une mijorée qui ne m'écoute pas plus que vous, parce que nous l'y avons toujours parlé trop doucement; —

mais il faut lui signifier qu'elle n'a pas deux partis à prendre, et que, bongré malgré, elle sera ma femme.

GOBIN.

Croyez donc, mon fils Glaude, que votre père a infiniment plus de connaissances que vous, et que c'est votre faute seul, si vous ne réussissez pas mieux. Julie est une fille qui a beaucoup d'esprit, et il ne serait pas prudent de la brusquer en cette occasion. Il faut plutôt chercher à venir à nos fins par adresse, et j'ai concerté à ce sujet, un plan dont le succès est immanquable si vous êtes capable de nous y seconder.

GLAUDE.

Eh ! pourquoi donc que je ne le serais pas ? est-ce parce que vous m'avez donné ce vilain nom de Glaude, que vous croyez, comme tout le monde, que j'en suis un... allez, je peux ben me vanter qu'en fait d'ça et de galanterie, il n'y a pas un jeune gens qui me dégotte.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, JULIE, *écoutant sans être vue.*

GOBIN.

Eh bien ! donc, voilà de quoi il s'agit. Ecoute ce que je vas dire, et si tu t'y prends bien, dès ce soir même Julie sera ton épouse.

JULIE, *entrant, à part.*

Oh ! voilà qui m'intéresse ? écoutons.

GLAUDE.

Si ça se fait, je ne m'en dédirai pas non plus, expliquez-vous.

GOBIN.

La demoiselle aime le plaisir, elle est gaie, folle même, et la proposition qu'elle vient de me faire en est la preuve. Comme j'insistais fortement pour qu'elle se décidât en ta faveur : Tenez, mon cher tuteur, m'a-t-elle répondu, le mariage est un chose trop sérieuse pour s'en occuper en carnaval ; cependant, si vous exigez absolument que je fixe

mon choix, c'est dans le bal que je m'engagerai. Vous savez que j'y vais cette nuit avec madame Dorimène, mon amie ; eh bien, c'est là, au milieu de cette assemblée, présidée par l'amour et la folie, que je veux me soumettre au joug de l'hymen. Le cavalier qui saura le mieux me faire sa cour sera le préféré... (*Julie écoute toujours.*) Cette résolution, qu'on pourrait presque nommer extravagance, ma fait naître sur-le-champ l'idée d'une ruse qui ne peut manquer de réussir si tu te conduis avec adresse.

GLAUDE.

N'en doutez pas, cher papa, en fait de ruse je suis un renard.

GOBIN.

J'ai bien peur, pourtant, que tu ne manques la poulette... Voilà ce qu'il faut faire : te déguiser, aller au bal de bonne heure, et dès que Julie paraîtra, t'en emparer et lui faire une cour assidue, qu'aucun autre galant ne puisse lui en conter.

GLAUDE.

C'est dit. Je ne la quitterai pas plus que son ombre.

GOBIN.

Ne va pas te tromper et t'adresser à une autre; elle sera déguisée en vestale. Tu prendras, toi, le costume de mon valet, de Jocrisse.

GLAUDE.

Oh ! papa, ce costume-là me répugne, à moi, il est trop bête.

GOBIN.

C'est précisément pour cela qu'il te convient. Elle pourra du moins mettre sur le compte du déguisement, les bêtises qui ne manqueront pas de t'échapper.

GLAUDE.

Ben obligé du compliment, papa, vous ne me gâtez pas.

GOBIN.

Parbleu, la nature à tout fait, je n'y peux rien ajouter.— Voilà l'essentiel, redouble d'attention. En lui peignant ton amour, le moins maladroitement que tu pourras, il faut que tu l'engage à te signer un papier pour gage de votre

bonheur mutuel. Comme elle traitera tout cela en plaisanterie, elle y consentira sans peine, et tu lui présenteras une promesse de mariage que j'ai envoyé faire rédiger par mon frère le notaire.

JULIE, *aux écoutes.*

Voilà qui est très-bon à savoir. (*Elle se retire.*)

SCENE IV.

GOBIN, GLAUDE.

GOBIN.

Te sens-tu capable de mener cette intrigue là à bien !

GLAUDE.

Qu'est-ce qu'il y a donc de si difficile ? oh ! je vous réponds de tout, et s'il ne tient qu'à des jolies phrases pour déterminer la vestale, j'espère que je lui en débiterai dont ce qu'elle n'aura pas encore vu les originals dans les dictionnaires. Je vas préparer ma toilette, et vous pouvez être sûr de moi ; je ne vous dis que ça, mon père, et souvenez-vous que c'est Glaude qui vous l'a dit. (*il sort.*)

SCENE V.

GOBIN.

Le pis aller, si cette épreuve là me manque, je pourrai encore en tenter de nouvelles, car mon intention n'est pas de laisser Julie se marier avec un autre, et de lui rendre compte du bien de son père... Ah ! voilà M. Finet.

SCENE VI.

GOBIN, FINET, *entrant mystérieusement.*

FINET.

Pouvons nous parler en sûreté ?

GOBIN.

Oui, oui, personne n'est ici. Eh bien, ayez vous la promesse ?

FINET.

La voilà et très-en règle ; mais qu'en voulez-vous faire

sans la signature de mademoiselle Julie, c'est du papier timbré de perdu.

GOBIN.

Il ne le sera pas, mon ami. Je viens d'endoctriner mon fils; allons nous mettre à table, et, tout en soupant, je vous mettrai au fait. (*ils sortent ensemble.*)

SCENE VII.

JULIE, LINDOR.

LINDOR.

Ma chère Julie, je viens de voir sortir votre tuteur, et certain de vous trouver seule, j'accours pour vous demander s'il nous reste encore quelqu'espérance...

JULIE.

Oui, Lindor, le hasard vient de me faire entendre un projet de fourberie que M. Gobin veut employer contre moi, et je crois avoir le droit bien légitime de le tourner contre lui-même, et de le prendre à son propre piège.

LINDOR.

Parlez, que faut-il faire pour vous seconder?

JULIE.

Il faut vous rendre ce soir au bal de l'Opéra où j'irai en costume de vestale. Vous serez travesti en jocrisse, et pour que je vous reconnaisse, vous me présenterez cet anneau. Ayez soin d'y porter avec vous un contrat de mariage bien et dûement fait en nos noms, et je vous expliquerai le reste quand nous nous rejoindrons au bal; allez vîte pour qu'on ne vous surprenne pas ici.

LINDOR.

Soyez tranquille, ma chère Julie, et comptez sur mon adresse. (*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

JOCRISSE, JAVOTTE, *entrant des deux côtés.*

JOCRISSE, *se frappant la tête.*

Ah! tatidié! mordié! ventredié!....

JAVOTTE.

Eh ben ! Jocrisse ! te v'là encore ben pus troublé que tantôt ! est-ce que tu aurais encore reçu queuque nouveau payement ?

JOCRISSE.

Ah ! jarny ! c'est ben autre chose de ce coup-ci ; va, et j'aimerais mieux plutôt avoir rattrapé encore une bonne danse que ce qui m'est arrivé.

JAVOTTE.

Ah ! mon dieu ! c'est donc ben terrible !

JOCRISSE.

Oh ! c'est une aventure du diabe ! et not' bon souper est décommandé.

JAVOTTE.

Pourquoi donc ?

JOCRISSE.

Parce que j'ai été ben puni d'avoir accusé un innocent ; nous ne mangerons pas de s't'excellente dinde aux truffes, et les coups me restent toujours pour mon mensonge.

JAVOTTE.

C'est donc que M. Gobin l'a retrouvée et l'a reprise ?

JOCRISSE.

Bah ! c'est ben pu pire. Ce vieux roguignard n'aurait pas eu assez bon nez pour la déterrer où je l'avais cachée.

JAVOTTE.

Dame ! je ne peux pas deviner.

JOCRISSE.

Imagine toi que je l'avais serrée avec un beau papier ben blanc dans ma cassette que j'avais ben cru fermer à deux tours ; mais apparemment que le peine n'avait pas mordu comme il faut dans le crochet.... si ben que pendant que j'étais allé faire ma visite à la futaille de Bourgogne, comme je te l'avais annoncée pour not' dessert ; Castor, ce maudit chien que j'avais calomnié auprès de not' maître, a eu, a ce qu'il faut croire, queuque doutance de ça ; par vengeance, il a monté à ma chambre, il a flairé la dinde de Périgneux, et il a tant fait de ses pieds et de ses pattes, qu'il a soulevé le couvert de ma cassette et dévoré tout not' fricot.

JAVOTTE.

Ah ! dame ! oui, v'là un fier déchet pour nous ! mais au moins, toi, ça tranquilise ta conscience ; comme ça, tu n'as pas menti en disant que le chien l'avait mangée.

JOCRISSE.

Une belle chienne de consolation ! et ça m'ôte-ti les coups de d'sus mes épaules ! j'aimerais ben mieux avoir encore le mensonge sur ma conscience et la dinde dans mon estomac.

JAVOTTE.

Eh ben, mon pauvre Jocrisse, il faut prendre notre parti en brave, et faire notre deuil de ce repas là. Mais puisque nous ne pouvons pas nous régaler, j'aurais bien envie de me donner un autre petit plaisir ce soir.

JOCRISSE.

Queu plaisir, donc ?

JAVOTTE.

Not' maître, son fils, et mademoiselle Julie, vont tous au bal de l'Opéra s'te nuit, il ne restera personne à la maison pour nous guetter, et j'aurais ben envie d'y aller aussi, moi, car mamselle dit que c'est ben amusant.

JOCRISSE.

Ah ! sûrement que ça l'est ben, va ! j'en ai entendu parler déjà, et on voit là de ben plus beaux chiaulits que ceux qui courent dans les rues dans les jours gras. Je serais ben aise aussi de m'y faufiler, moi, mais c'est que c'est l'embarras pour avoir un déguisement, car on dit que ça coûte bonne.

JAVOTTE.

Bah ! t'as ben plus beau jeu que moi, toi, tu peux y aller comme te v'là, avec seulement un masque, on croira que t'es un gros monsieur qui t'es déguisé comme ça pour n'être pas reconnu.

JOCRISSE.

Mais sais-tu ben que je pense que tu as raison ? d'autant plus que malgré mon habillement, on a toujours trouvé que j'avais l'air noble et imposant. Allons, c'est dit, j'irai

comme ça... et toi, tâche de te requinquer un peu sus le ton avec tes plus belles fanferluches, et on croira de d'même que tu seras une grande madame; parce que quand je te donnerai le bras, ma compagnie te r'annoblira encore.

JAVOTTE.

Mais c'est pas le tout que ça, il nous faut des billets pour entrer à ce bal, et de l'argent pour les payer, ainsi que nos deux masques; en as-tu?

JOCRISSE.

Eh oui, jarny! j'en ai heureusement dans ma tirelire que j'ai eu soin de serrer dans ma cassette, pour être à même de vous offrir le jour de votre fête un petit cadeau ben gentil; c't'argent là vient de mes étrennes de c't'année, quoique y n'y ait pas un rouge liard de M. Gobin, car pour ce ladre-là, il n'y a jamais de jour de l'an dans l'année pour lui; mais j'en ai eu des plaideurs, dont ce que j'y ai recommandé leurs chicannes, et je trouverai ben avec de quoi acheter deux masques et deux billets d'entrées; va faire ta toilette, je vas chercher de l'argent, et les deux masques, et je suis à toi. (*il sort.*)

SCENE IX.

JAVOTTE.

Oui, oui, j'aime ben mieux aller au bal, ça fait qu'au-moins on peut raconter les belles choses qu'on y a vues.

SCENE X.

JULIE, *sortant de sa chambre*, JAVOTTE.

JULIE, *lui donnant un paquet.*

Tenez, Javotte, reportez cet habillement de bal chez le costumier qui demeure en face, vous lui direz qu'il ne me convient pas, et que je garde l'autre qui me va mieux.

JAVOTTE.

Oui, mamselle, j'y vais tout de suite.

(*Julie rentre chez elle.*)

SCENE XI.

JAVOTTE.

Voyons le donc c't'habillement de bal, comment cela est fagotté. (*elle déploie le paquet et tire une robe à la Vestale.*) Ah ! comme c'est donc brillant, et comme on doit paraître belle avec ça ? Je ne m'étonne pas que les dames aiment tant à aller dans ces bals. Avec tous ces ajustorions là on doit faire tourner la tête à tout le monde... Eh mais, queu belle occasion pour moi ! Je m'avise qu'au-lieu de le reporter, comme mamselle m'a dit, je n'ai qu'à le mettre moi-même, et me déguiser avec ; oh ! jarni ! queues conquêtes que je vas faire ! Ah ! sûr que je verrai plus d'un gros monsieur venir soupirer auprès de ma belle robe.... Oui.... mais si mamselle la reconnais dans le bal ! Oh ben, après.... queu risque, qui y a-t-il ! Elle croira que c'est une autre dame comme elle qui l'a louée, et sera bien loin de se douter que ce n'est qu'une servante qui la dégotte : oui, c'est bien imaginé, et j'allons nous en passer la fantaisie.

SCENE XII.

JAVOTTE, JOCRISSE, *tenant deux masques.*

JOCRISSE, *donnant celui de femmes.*

C'est fini, v'là des masques, et puis d'l'argent pour acheter des billets. (*il regarde la robe.*) Eh mais ! quoique c'est donc là qui me tarluit dans les yeux ?

JAVOTTE.

C'est un p'tit habillement que je me suis ajusté pour le bal.

JOCRISSE.

Miséricorde ! vous allez donc en être la déesse ! je n'oserai jamais donner la main à une si superbe robe que ça, ça va m'esclipser tout à fait.

JAVOTTE.

Eh ben ! vous m'en porterez la queue, et on vous prendra pour mon laquais.

JOCRISSE.

Bah ! laissez donc, madame, je ne veux pas encore me ravaler moi-même ; et puis, d'ailleurs, comme on dit que c'est l'esprit qui fait tout, je gage qui y aura ben des brillants habits dans ce bal, qui ne dégoiseront pas si bien leur langue que la mienne ; allez, allez toujours. Je saurai m'y faire honneur, et vous verrez qu'on y parlera de Jocrisse... et v'là un masque de goût que j'ai choisi, et qui donnera dans l'œil à plus d'une belle dame.

(*Il met son masque de Jocrisse.*)

JAVOTTE.

Ah ! qu'il est gentil ! Tu vas avoir l'air d'un petit Cupidon, et tu feras ben rire.

JOCRISSE.

Je n'en demande pas davantage, et tant que je ferai rire le monde, je dirai tant mieux, c'est signe qu'on ne m'en veut pas.

JAVOTTE.

Va vîte te préparer ; moi, il faut que j'aille chercher mamselle Julie pour la conduire chez madame Dorimène, je reviens ben vîte me costumer, et je pars ensuite pour le bal.

JOCRISSE.

V'là qu'est dit, mon ange ; vous serez belle comme *Vénusse*, et quand j'aurai ma mine de carton, on me prendra pour le cadet des amours.

(*Il s'en va à sa chambre, et Javotte chez Julie.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon très-orné, un buffet et des rafraîchissemens, il doit être très-éclairé.

SCENE PREMIERE.

GOBIN, *en domino*, FINET, *en notaire, masqués.*

GOBIN.

Mon cher Finet, tout est disposé comme il faut, les déguisemens sont bien convenus; mon fils Glaude a le contrat de mariage, que je lui ai remis, et nous n'avons plus qu'à attendre le moment de le signer. Allons voir dans la salle du bal, si nous les y trouverons. Ah ! je vois mon fils qui vient; je veux lui donner encore un petit encouragement.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, JOCRISSE, *masqué.*

GOBIN, *lui prenant la main.*

Bravo, mon ami! je te fais compliment, tu es on ne peut pas mieux dans le genre, on te prendrait pour un Jocrisse véritable; allons, du cœur, et de l'esprit surtout.

(*Il sort et Finet et vont au bal.*)

SCENE III.

JOCRISSE, *relevant son masque.*

Quien, quoiqu'il me chante donc celui-là ! Est-ce qu'il aurait deviné mon rendez-vous, avec mamselle Javotte en déesse? et puis encore que je suis ben dans le genre comme ça, et qu'on me prendrait pour un véritable Jocrisse ! Pardine, je crois ben que n'y en a pas un plus véritable que moi, puisque je suis le propre original.... Ah ! je me doute d'une chose, c'est que mamselle Javotte aura prévenu queu-

z'un pour me faire des frimes et me mettre la puce à l'oreille ; mais faisons mine de rien... Ah ! voilà un buffet bien garni et bien appétissant, prenons d'abord ici queuque petit à-compte de restaurant sur le souper de la dinde que le diabe de chien nous a mangée. On dit que ça ne coûte rien, ainsi ça n'est pas trop cher, et il n'y a pas besoin de choisir. Je ne suis pas difficile, et je mangerai ben de tout. (*il boit et mange.*) J'ai déjà fait un tour de bal sans y voir ma princesse Cochinchinoise, et ça me donne soif et appétit ; je n'ai que deux passions, moi, c'est l'amour et la gourmandise, et faut ben que l'une me dédommage quand l'autre me manque. (*il boit et mange toujours.*) Tatidié, c'est une belle invention que ces fricots et boissons là qu'on donne gratis aux masques ! aussi dorénavant je ne veux plus manquer un seul bal.

(*Comme il prend au buffet le garçon arrive.*)

SCENE IV.

JOCRISSE, LE GARÇON.

JOCRISSE.

Ah ! v'là du monde ! i faut pas me divulguer ici.

(*Il baisse son masque.*)

LE GARÇON, *venant à lui.*

Beau masque, il paraît que vous trouvez tout fort bon, car vous buvez et mangez que c'est un plaisir de vous voir nettoyer les plats et vuider les caraffes.

JOCRISSE, *ton de protection.*

Oui, vos fricassées ne sont pas mal apprêtées, et votre boisson rappelle son buveur ; je compte vous donner ma pratique.

LE GARÇON, *très-poliment.*

Monsieur, vous nous ferez honneur et plaisir, nous serons toujours à votre service.

JOCRISSE, *à part, se rengorgeant.*

Monsieur, à votre service ! Voyez-vous c'que c'est que d'avoir une mine distinguée, on vous régale ben, et on

vous fait encore des politesses ; oh ! je m'accoutumerai à ce régime là, et je vois que j'étais né pour le grand. (*haut au garçon.*) Mon ami, je suis fort content, et comme je te dis, j'y reviendrai souvent, même je repasserai encore par ici avant peu ; à présent je vais étaler mes graces dans la salle du bal, parce que, vois-tu, il y a là des belles qui languissent de ma cruelle absence.

LE GARÇON.

C'est fort bien à vous d'aller les consoler ; mais avant, beau masque, voulez-vous bien me payer votre dépense.

JOCRISSE.

Comment ! ma dépense ? est-ce que tout n'est pas gratis ici, j'ai payé à la porte.

LE GARÇON.

Oui, vous avez payé votre billet ; mais à présent vous avez de surplus pour vingt-quatre francs de consommation.

JOCRISSE, *confondu.*

Que le diabe vous consomme lui-même. Comment, ventrebleu ? vingt-quatre francs pour des drogues comme ça.

LE GARÇON.

Eh ! mais, vous les trouviez si bonnes tout à l'heure.

JOCRISSE.

Oui, je t'ai ben voulu dire que c'était bon, parce que je croyais que ça ne coûtait rien, et, à ce prix là, on n'y regarde pas de si près ; mais s'il faut les payer, j'aime mieux que tout ça t'empoisonne que d'y toucher.

LE GARÇON.

Monsieur, on n'est pas dans l'habitude de disputer ici, si vous ne voulez pas payer de bonne grace, je vais appeler la garde, et on vous y forcera bien.

JOCRISSE, *à part.*

La garde ! ah ! jarnonbille ! il serait propre de voir le cadet des amours en prison ; mais, jarni ! comment l'y payer vingt-quatre francs avec vingt-quatre sous qui me restent.

LE GARÇON.

Eh bien ! beau masque ! finirons-nous ce compte là !

JOCRISSE.

Oui, beau masque ! vous en avez un bien pus vilain et pus trompeur, vous ! car je vous croyais un brave garçon, et vous êtes un rénégat d'arabe ; d'ailleurs, donnez-moi la carte, et je réglerai les prix.

LE GARÇON.

Oh ! les prix sont tout faits, on ne marchande pas ici, il faut vingt-quatre francs, vous dis-je.

JOCRISSE.

Que vingt-quatre diabes t'emportent putôt ! Crois-tu donc qu'on vient ici avec des écus pleins ses poches ! Ecoutes-moi, j'ai oublié ma bourse exprès crainte des voleurs, mais je vas te faire un billet, et demain je te le payerai à mon hôtel, et je te donnerai pour boire pour ta peine.

LE GARÇON.

Oh ! nous ne donnons pas dans ces contes-là, on paye tout comptant ici.

JOCRISSE.

Eh bien ! du diabe si tu tireras vingt-quatre francs de moi, quand tu ferais venir un fripier, et que tu lui vendrais ma défroque ; car j'ai t'eu la précaution de ne pas mettre de bijoux sur moi.

LE GARÇON.

Eh bien, monsieur l'officier de garde va décider.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, GOBIN.

GOBIN, *à Jocrisse qu'il prend pour son fils.*

Eh ! va donc, mon ami, pourquoi t'endors-tu là ! ta vestale est dans la salle. Va donc la rejoindre.

JOCRISSE, *à part.*

Ah ! le v'là encore.... queuqui m'veut donc toujours celui-là avec sa vestade ? i n'sait pas l'accroc qui me retient ici.

GOBIN, *à Jocrisse.*

Allons, cours donc vîte, et ne manque pas l'occasion.

JOCRISSE, *se grattant l'oreille.*

Oui, je voudrais bien y aller, mais, c'est qui y a une petite difficulté qui m'arrête malgré moi.

GOBIN.

Quoi donc ?

JOCRISSE, *embarrassé.*

Oh ! c'est un petit compte d'arabe que ce joli garçon-là me fait, et que je serais ben aise d'éplucher auparavant.

LE GARÇON, *à Gobin.*

Non, monsieur, c'est que ce beau masque-là a bu et mangé ici pour vingt-quatre francs, et qu'il dit qu'il ne peut pas payer, parce qu'il a oublié sa bourse et ses bijoux.

JOCRISSE.

Sans doute, quand on se déguise comme ça, un seigneur ne porte rien sur lui qui puisse le trahir.

LE GARÇON.

Mais il faut toujours payer.

GOBIN.

Vingt-quatre francs, ventrebleu ! il a donc bu et mangé pour six personnes.

JOCRISSE.

Bah ! je n'ai croustillé que des babioles.

GOBIN.

Allons, allons, ne perdons pas notre tems inutilement, et quoique ce soit une fière saignée à faire à ma bourse, je consens à payer cela. (*il tire sa bourse, à Jocrisse.*) Mais, mon gaillard, ne revient plus au buffet. (*au garçon.*) Et vous, mon ami, je vous défends de lui rien donner davantage. Voilà votre argent. (*à Jocrisse.*) Allons, tâche au moins de réussir dans l'autre article, et je te pardonnerai cette excessive dépense là.

JOCRISSE, *l'embrassant.*

Oh ! mon cher bon ange ? vous êtes venu bien à propos à mon secours ! je vas chercher ma vestade, et je vous réponds que vous allez nous voir ben contens tous les deux.

GOBIN.

Tiens, la voilà justement qui vient par ici, je te laisse

bon cœur aux preuves délicates de ma tendresse. (*il veut l'embrasser.*)

JULIE, *le repoussant.*

Insolent ! voulez-vous vous retirer, ou j'appelle l'officier de garde.

JOCRISSE.

Quien ! encore la garde ! dites donc, madame la déesse manquée, c'est-t'y tout de bon que vous faites la mijorée ? je te pardonne, parce que tu as ben joué ton rôle, pour le quart-d'heure ; rebiffes-toi avec les autres, c'est le jeu ; mais pas de fierté avec moi, et retournons dans la salle pour faire nos farces. (*il veut lui prendre la main.*)

JULIE, *fièrement.*

Vous êtes un impertinent ! sachez que je vous méprisais déjà, mais qu'à présent je vous déteste et je vous défends de vous représenter devant moi.

(*Elle sort indignée et va dans la salle.*)

SCENE VII.

JOCRISSE.

Et pardine, si tu ne veux pas me voir, je ne courrai pas après toi, et elle y perdra encore pus que moi ; je ne suis pas en peine d'en trouver qui la vaudront. Ah ! ben ! ben ! à bon chat bon rat ; adieu, je t'ai vue et nous ne sommes plus ensemble, te reconduira qui voudra... Je vas me montrer encore un tantinet dans l'bal pour ly faire du dépit par les brillantes conquêtes que je suis sûr qui vont raffoler de moi à ses yeux... oh ! comme je vas punir mon ingratte ; volons à la gloire. (*il va dans la salle du bal.*)

SCENE VIII.

LE GARÇON.

Notre gourmand a été prudent, cette fois-ci, il n'a touché à rien ; s'il y revient, je mettrai arrêt sur sa gourmandise. (*il se retire derrière le buffet.*)

SCENE IX.

GLAUDE, *en Jocrisse*, LE GARÇON.

GLAUDE, *regardant le buffet.*

Ah ! vivat, Glaude ! voilà de quoi te passer un joli quart-d'heure en attendant.

LE GARÇON, *à part.*

Oh ! oh ! voilà qu'il se ravise déjà !

GLAUDE, *qui a regardé le buffet.*

Tout ça a bien bonne mine ! et comme je dis, en attendant ma vestale Chinoise des Indes, je ne ferai pas mal de prendre queques fruits confits et queques verres de liqueurs, ça me donnera plus de courage pour l'y développer tout mon esprit. (*il s'assied sur une table.*) Hé ! garçon ! servez moi bien vîte tout ce qu'il y a ici de meilleur.

LE GARÇON, *riant.*

Bon ! est-ce que l'appétit vous est déjà revenu ?

GLAUDE.

Ah ! pardine ! je le crois bien.

LE GARÇON.

Vous ne devriez pourtant plus avoir ni faim ni soif après tout ce que vous avez bu et mangé.

GLAUDE.

Queque-tu me chantes, toi, je suis encore à jeun depuis mon dernier repas.

LE GARÇON, *riant.*

Oui, que vous venez de faire ici tout à l'heure, et vous n'en devez pas encore avoir fait la digestion.

GLAUDE.

Est-ce que tu rêves donc ? comment t'as l'hardiesse de me dire que j'ai déjà pris quelque chose ici !

LE GARÇON, *riant.*

Ah ! quelques choses ! dites donc beaucoup, même, mais c'est égal, si vous en voulez encore, allez chercher votre caution.

GLAUDE, *piqué.*

Insolent ! qu'appelles-tu ma caution ?

LE GARÇON.

Celui qui paye pour vous, car je ne vous laisserai rien prendre à crédit, cela m'est défendu.

GLAUDE, *se levant en colère.*

Ah ! voilà un impertinent maraud !... Apprends qu'un homme comme moi n'a pas besoin de répondant, ni qu'on paye pour lui, et dépêche-toi de me servir, et pus poliment que ça, encore.

LE GARÇON.

Tout ce que vous voudrez ! mais il faut me payer d'avance, sans quoi vous n'aurez rien, c'est ma consigne.

GLAUDE, *en colère.*

Ah ! ta consigne est de m'insulter ! eh ben, moi, je vas t'apprendre à connaître les gens respectables.... je pourrais bien te payer d'avance et toute la boutique même, mais j'aime mieux rester sur ma faim et ma soif pour aller me plaindre au maître du bal, et te faire casser et chasser de ton buffet. Attends-moi, drôle ! tu vas avoir de mes nouvelles.

LE GARÇON, *riant.*

Ah ! je les attends avec plaisir, pourvu que ce soit votre répondant qui me les apporte. — C'est singulier, comme il y a des gens ridicules ! vouloir absolument se donner une indigestion à mes dépens.

SCENE X.

JULIE, LINDOR, *en jocrisse*, GOBIN, FINET.

JULIE, *à Gobin et à Finet.*

En vérité, beaux masques, je ne sais comment vous remercier de votre complaisance à vous prêter à la demande de mon cher Jocrisse. C'est un petit indiscret.

LINDOR.

Oh ! dame ! quand on n'est pas fait d'hier, on sait les précautions à prendre pour qu'un engagement solide ne devienne pas une frime pour rire. La siniature de deux témoins et d'un notaire surtout, nous était nécessaire.

JULIE.

Et monsieur l'a donnée avec une grace...

FINET.

Peut-on vous rien refuser, charmante princesse ?

LINDOR.

Ça fait qu'à présent tout est bien en règle.

GOBIN.

Je vous le garantis, il n'y a plus à s'en dédire ni de part ni d'autre. (*bas à Lindor.*) prends garde de perdre ce papier là, et demain nous rirons bien.

LINDOR, *riant.*

Oh ! nous pouvons rire dès à présent. Messieurs, je ne quitte plus ma femme.

JULIE, *toujours riant.*

Au revoir, mes braves amis, nous allons, nous remontrer un peu dans le bal, mais nous vous invitons à demain pour la cérémonie de nos noces.

GOBIN, *goguenardant.*

Bien de l'honneur pour nous, belle princesse, croyez que nous n'aurons garde d'y manquer. Nousne vous demandons pas même l'adresse de votre hôtel, mais le zèle nous l'indiquera, et vous nous y verrez.

JULIE, *s'en allant.*

J'y compte fort, et je vous recevrai avec bien du plaisir.

(*Elle rentre dans la salle et Lindor.*)

SCENE XI.

GOBIN, FINET.

GOBIN, *triomphant.*

Vous voyez, mon cher, ce que c'est d'avoir une bonne tête ! Ah ! ma difficultueuse Julie, vous voilà prise à mon trébuchet, et demain, malgré-vous, il faudra vous honorer de m'appeler votre beau-père.... Oh ! les voilà qui reviennent... écoutons encore ce qu'ils vont dire.

(*il se retire dans un coin.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, GLAUDE, *en jocrisse*, JAVOTTE, *en Indienne.*

GLAUDE, *à part.*

Oui, mon adorable belle dame, je meurs d'amour pour vous, et malgré la pauvreté de mon mauvais habit de déguisement, croyez que j'ai des trésors que je veux mettre à vos pieds en même tems que je mettrai ma main dans la vôtre.

JAVOTTE, *à part.*

Ah ! mon dieu ! Jocrisse m'avait ben dit qu'il avait de belle paroles dans sa langue quand il voulait ; et il déguise ben sa voix, encore ! mais faut faire de d'même que lui pour me faire valoir. (*haut, cherchant à se donner des airs.*) En vérité, mon cher beau monsieur, vous me confusionnez. Je voudrais bien pouvoir être digne de vous, mais je ne suis pas assez méritante pour mériter la belle main que vous daignez m'offrir.

GLAUDE.

Ah ! ma chère ! toutes ces façons-là sont de trop, et mon ardent amour ne peut pas les écouter. (*à son père, bas.*) Mon père, v'là l'occasion bien amenée, venez nous aider à finir.

GOBIN, *bas à son fils.*

Comment ! est-ce que tout n'est pas fini déjà ?

GLAUDE, *à son père.*

Eh mais ! non, y a encore le contrat à siner. (*il lui montre le papier.*)

GOBIN, *avec humeur.*

Qu'est-ce que tu dis, le contrat ? (*il regarde le papier et s'écrie.*) Ah ! morbleu ! c'est celui que j'ai fait faire par mon frère. ! (*à Glaude.*) Mais quel est donc cet autre que tu nous a fait signer ?

GLAUDE, *surpris.*

Comment ! un autre ! eh ! je ne vous ai pas encore vu ni parlé.

GOBIN, *confondu.*

Ah ! ventrebleu ! je suis trahi, c'est donc un autre Jocrisse qui est venu ?

GLAUDE, *s'emportant.*

Un autre Jocrisse ! ah ben, je ne souffrirai pas celle-là ! Voyez-vous, mon père, votre beau projet.

JAVOTTE, *à part, pendant que Gobin réfléchit.*

Eh mais ! qu'est-ce donc que ces trigauderies là, à quoi Jocrisse s'amuse ! est-ce qu'il connaît ces gens là ?

GOBIN, *à Glaude.*

Un instant, ne nous emportons pas encore, heureusement voilà toujours Julie, (*montrant Javotte.*) et nous allons reprendre et démêler le fil de ce quiproquo-là. (*il prend Javotte par la main.*) Dites-moi, ma chère, qui est ce jocrisse avec qui vous avez signé un papier tout à l'heure et en riant.

JOVOTTE, *effrayée.*

Moi, avoir siné un papier ! hélas ! mon cher monsieur, vous me prenez pour une autre, je ne savons ni lire ni écrire. (*à Glaude.*) Allons, Jocrisse, il se fait tard, finissons toutes ces frimes-là, et retournons ben vîte cheux nous, pour qu'on ne nous gronde pas. (*elle veut sortir.*)

GOBIN, *la retenant.*

Non, non, mademoiselle Julie, vous ne nous quitterez pas comme cela, et nous saurons vos jolies intrigues.

JAVOTTE.

Mamselle Julie ! moi ! Eh ! messieurs, vous vous trompez fièrement, je suis tout bonnement Javotte, la servante de mamselle Julie, qui ai voulu venir au bal pour savoir ce qui en était, avec Jocrisse, mon camarade, le valet de M. Gobin, et mon prétendu que v'là, sous vot' respect.

(*Elle prend Glaude par le bras.*)

GLAUDE, *la repoussant.*

Moi, valet ! moi, prétendu d'une servante !...

GOBIN, *à part.*

Doucement, mon fils, n'embrouillons rien, voilà déjà que le fil se développe. Je vois que c'est Jocrisse, mon

valet, qui a été gagné par un autre amoureux de Julie, et qui l'a enlevée pour la remettre entre ses mains ; nous le retrouverons bientôt, ce drôle-là, et je le ferai pendre.

JAVOTTE.

O ciel ! pendre mon prétendu !

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, JOCRISSE, *masqué.*

JOCRISSE, *arrivant, à Javotte.*

Ah ! vous v'là encore, mamselle la Chinoise de contrebande ! êtes-vous toujours aussi rébécatte que tantôt.

GLAUDE, *le prenant au collet.*

Ah ! coquin ! scélérat ! suborneur !...

JOCRISSE, *surpris.*

Quien ! un autre Jocrisse ! Eh ! mon cher frère, par où donc que je suis un coquin !

GOBIN, *l'empoignant aussi.*

Oui, misérable, parle vîte. Qu'as-tu fait de Julie ?

JOCRISSE, *à Gobin.*

Ah ! mon brave et honnête masque ! je suis bien aise de vous retrouver, car vous êtes mon protecteur, et vous m'avez déjà payé une bonne colation, dont ce que je vous remercie.

GOBIN, *en colère.*

Quoi ! malheureux ! c'est toi qui m'a fait cette dépense énorme là ?

JOCRISSE.

Eh ! sûrement, et vous l'avez payée de ben bon cœur même, en me pressant ben fort d'aller courir après la vestade ; vous ne pouvez pas le renier.

GLAUDE.

Comment ! mon père, c'est vous-même qui m'avez trahi?

GOBIN.

Eh ! morbleu, je le prenais pour toi. Qui diable aurait pu soupçonner que ce misérable là était ici ? (*à Jocrisse.*) Mais enfin, qu'as-tu fait de Julie après que tu m'as eu fait signer un contrat de mariage ?

JOCRISSE.

En v'là ben d'un autre ! est-ce que vous rêvez donc? moi je ne vous ai rien fait siner du tout, et je n'ai jamais recherché d'autre vestade que mamselle Javotte que v'là, et qu'a tant fait la fière avec moi, que je l'ai envoyée au berniquet.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, Un OFFICIER de garde.

GOBIN.

Ah ! voilà un officier de garde, on va te mettre entre les mains de la justice, et ton procès sera bientôt fait.

GLAUDE.

Oui, oui, et tu la danseras. (*il ôté son masque et* Gobin.)

JOCRISSE, *reconnaissant* Gobin.

Ciel ! M. Gobin ! (*il tombe à ses genoux.*) Eh ! miséricorde? monsieur ! si c'est vos vingt-quatre francs de ma petite colation qui vous font si mal au cœur, je vous les remettrai petit à petit dessus mes gages, et avec les intérêts même si vous voulez.

L'OFFICIER.

Qu'est-ce que c'est donc que ce bruit là, messieurs?

GOBIN.

Monsieur, c'est ce scélérat que vous voyez qui a suborné ma pupille et qui l'a enlevée, et je demande que justice en soit faite.

JOCRISSE, *à genoux, à l'Officier.*

Oh ! M. l'Officier, je vous jure que je suis innocent de tout ça.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, LINDOR, JULIE, *avec plusieurs amis sans masque.*

LINDOR, *à l'Officier.*

Monsieur, ce pauvre garçon là est accusé injustement, il n'est pas coupable.

JOCRISSE, *se relevant, saute de joie.*

Ah ! je vous le disais ben, moi ; mais, mon dieu ! combien y a-t-il donc de Jocrisse ! au moins celui-là est bon enfant, il peut ben être de la famille.

LINDOR, *à Gobin.*

Monsieur, voilà votre pupille dont vous avez signé vous même le contrat de mariage avec moi, et que votre ami a signé aussi comme témoins. (*il montre le papier à l'Officier.*) Vous ne démentirez pas vos écritures.

L'OFFICIER, *à Gobin et Finet.*

Il paraît, messienrs, que vous auriez tort d'en vouloir revenir.

GOBIN, *outré.*

Non, il faut que ce soit le diable lui-même qui ait conduit cette ruse infernale.

JULIE, *riant.*

Voulez-vous, mon cher tuteur, et vous M. Glaude, mon aimable soupirant, que j'apprenne à monsieur comment cette aventure s'est dénouée contre votre espérance ?

GOBIN.

Oh ! je vous en dispense ; soyez donc mariés, puisque le diable l'a voulu pour moi, je vous renonce et je ne veux plus jamais entendre parler de vous.

LINROR, *riant.*

Ah ! encore une fois, du moins, pour rendre vos comptes de tutelle.

GOBIN, *enrageant.*

Allons, Glaude, ne restons pas ici plus long-tems, nous y sommes de trop.

GLAUDE.

Oui, v'là une belle étrenne de mascarade que vous m'avez fait faire là ! je veux ben que la peste m'étouffe si jamais on me rattrappe dans vos maudits bals.

(*Il sort avec Gobin, Finet et l'Officier.*)

SCENE XVI ET DERNIERE.

Tous les autres excepté les quatre.

JOCRISSE.

Oh ! si fait ben moi ; car à ça près d'une petite peur, je m'y suis ben amusé, et j'ai été ben régalé.

LINDOR.

Mon pauvre Jocrisse, après ce qui vient de se passer, M. Gobin ne te gardera pas à son service, je te prends au mien, si tu le veux.

JOCRISSE, *sautant.*

Oui, pardine, et je vous en remercie ben, même.

JULIE.

Et moi, je garderai aussi Javotte.

JAVOTTE.

Ah ! mabonne maitresse !

JOCRISSE.

Eh ben, jarnongouette ! v'là qui prouve bien que si ces bals portent guignons à d'aucuns, y portent aussi bonheur à d'autres (*à Javotte.*) Ma belle vestade chinoise, sans rancune, nous pourrons faire encore un petit voyage de la Cochinchine ensemble.(*riant aux éclats.*) Ah ! mais, ce qui y a de pus farce dans tout ça, c'est que M. Gobin l'a joliment gobé ! (*au public.*) Messieurs, je vous en prie, que l'auteur ne la gobe pas à son tour.

FIN.

On trouve chez le même Libraire une Collection de Pièces de Théâtre depuis l'origine de la comédie en France jusqu'en 1803 *inclus. Cette Collection, qui est composée de onze mille pièces, est une des plus belle qui existe.*

Amour et Scrupule, 4 vol. in-12. 8 f.

Histoire de Napoléon Ier. Empereur des Français, depuis sa naissance jusqu'à la paix de Tilsitt, 5 vol. in-12, ornés des portraits de Leurs Majestés Impériales et royales. 15 f.

La Femme à Projets, 4 vol. in-12, par *Dorvigny*. 7 f. 50 c.

Nouveau savant de Société, divisé en deux parties : la première contenant tous les jeux de société, la seconde un recueil de cent dix Tours ; par M. du Cœur-Joly, 2 gr. vol. in-12, ornés de 13 figures. 6 l.

Le Secrétaire da la cour Impériale, ou Modèles de Placets, Pétitions et Lettres adressés à l'Empereur, à l'Impératrice, aux membres de la famille Impériale, aux grands dignitaires, aux ministres, au grand-juge, aux maréchaux d'empire, aux sénateurs, etc. etc. précédée d'une Notice sur l'étiquette, et suivis de modèles de lettres sur divers sujets. 1 vol. in-12. 2 f.

Lina, ou le Mystère, opéra en 3 actes, de M. R. St.-C., musique de Dalayrac. 1 f. 50 c.

Volage, (le) ou le Mariage difficile, comédie en 3 actes et en prose, de M. Caigniez. 1 f. 50 c.

Une Journée chez Bancelin, vaudeville en 1 acte ; par MM. Moreau et Francis. 1 fr. 20 c.

Rien de trop, comédie en 1 acte, mêlée de vaudev. Par M. Joseph Pain. 1 f. 20 c.

M. Dupinceau, peintre d'enseigne, facétie en un acte, mêlée de couplets. 1 f. 20 c.

La tête du Diable, Mélodrame féerie-comique, en 3 actes ; par MM. Ribié et Martainville. 1 f. 20 c.

Menzikof et Fœdor, ou le Fou de Bérézof, opéra en 3actes, de M Lamartelère. 1 f. 50 c.

Cadet Roussel au jardin Turc, com.-vaud. en un acte ; de Aude. 1 f.

Mincétoff, parodie de Menzikoff, en un acte, par MM. Francis, Moreau et Desaugiers. 1 f. 20 c.